

LE CAMP DE RAVENSBRÜCK

M^{lle} HEREIN

Rapport fourni par Melle HEREIN
infirmière au block 14, rentrée à Paris
le samedi 14 avril

R A V E N S B R Ü C K

Le camp de Ravensbruck vient d'être miné par les allemands ; ils peuvent le faire sauter d'un moment à l'autre.

CONDITIONS MATERIELLES DE VIE

On était groupé par blocs ou baraquements en bois, ils avaient été construits pour 5 à 600 personnes. Ils sont arrivés à y loger 1200 ou même 1600 personnes. Les déportés couchés par lit (chalit) 72 à 80 centimètres de large n'avaient qu'une couverture ; certaines se débrouillaient pour en avoir plus ; elles s'organisaient.

L'hiver a été très dur. Température de -24°. Pas de chauffage. Appel tous les matins dans le froid, qui durait de 2 à 3 heures. Une demi-heure pour se préparer. A 3 h. et demi, rangement par rang de 10 en profondeur. Elles restaient debout de 3 h. et demi à 6 h. et demi environ.

Quand on était p-uni on restait debout 3 à 6 heures sans bouger sans manger. On devait garder les mains le long du corps sans cela on était battu.

Le camp était composé de Russes, de Polonaises, de Tchéques, de Belges, de Hollandaises, de Yougoslaves. Beaucoup d'Allemandes (celles qui avaient refusé de travailler et les filles des maisons closes). Les Françaises avaient de bon rapport avec les Russes. Les Polonaises étaient très dures avec les Françaises et très peu aimées. Les Allemandes gardaient le camp. Aucune Française ne voulut assumer cette charge car elle était obligée de prendre une attitude sévère et parfois même très dure vis-à-vis des prisonnières. Le bloc où il y avait plus de Françaises était le bloc 16. Dans les autres blocs les Françaises étaient mélangées aux prisonnières de toutes nationalités.

NOURRITURE

Le matin, au lever, un quart de café. A midi, une soupe (un demi litre de rutabaga ou de choux selon la saison), presque im-mangeable, souvent assaisonné avec du Kumin. 250 gr. de pain. Le soir un demi litre de soupe.

Depuis le mois de Janvier, suppression de la soupe, le soir. Il ne restait plus que le quart de café, le matin, un demi litre de soupe le midi, la ration de pain et un p-eu de café, le soir.

Jamais de sucre, jamais de viande qu'un peu de margarine par semaine, 30 gr. environ, le samedi soir et quelquefois le dimanche.

On avait au début une rondelle de saucisson par semaine, elle fut supprimée, au mois de juin.

TRAVAIL

Toutes les prisonnières étaient tenues à travailler.

Il y avait les ateliers de couture, de coiffure, de tissage, il y avait les chargements de canons, il y avait des colonnes de camp : cuisine, peinture en bâtiment; nettoyage ; colonnes de bidons de soupe dans les blocs ; colonnes qui allaient faire les routes, abattre du bois, assécher les marais. Il y avait aussi l'usine Siemens où elles faisaient des pièces d'électricité, notamment pour les appareils de T.S.F.

ETAT SANITAIRE DU CAMP

Il était très mauvais : épidémie de dysenterie, de typhoïde, typhus, scarlatine. Beaucoup d'érysipèle, quelques cas de diphtérie. Une grande mortalité. Parmi les Françaises, il y a eu 50% de morts. La majorité est morte de faim, elles ne recevaient pas de colis bien qu'expédiés par les familles, n'arrivaient pas à destination ou étaient pris par les allemands.

MOYENS SANITAIRES

Pas de médicaments, simplement aspirine, poudre de charbon pour la dysenterie, en très petite quantité, aucun médicament vraiment efficace.

Un appareil de radio pour les tuberculeuses et un appareil de pneumo thorax qui a servi quelquefois. Les infirmières recevaient deux ampoules de calcium par semaine pour cinq cents malades.

Dans le bloc 10, les infirmières étaient surtout des prisonnières françaises, c'était le bloc de tuberculeux.

Par bloc il y avait environ 500 malades ; il y avait 6 blocs en tout. Les chirurgiens étaient allemands expérimentés et consciencieux. Les opérations chirurgicales étaient faites en assez bonnes conditions, mais pas de médicament pour soutenir l'opérée.

SOINS DENTAIRES

Quand les prisonnières partaient en transport de fabrique, on leur examinait les dents et si elles avaient de mauvaises dents, on les leur arrachait.

Pour les travailleuses des transports en fabrique, les mortalités étaient moindres, parce que l'hygiène au camp était nulle. Pour celles qui travaillaient hors du camp, il y avait une distribution d'eau chaude pour se laver, tandis qu'au camp, l'eau était froide, par tous les temps. 15 à 20 robinets d'eau pour 1000 personnes et il fallait que

tout soit terminé en une demi-heure.

VÊTEMENTS

Elles portaient toutes la même robe du camp. Sur l'épaule gauche, leur numéro et un triangle indiquant pourquoi elles étaient internées : le triangle rouge pour les déportées politiques, le triangle vert pour les prisonnières de droit commun, le triangle noir pour les filles de joie et les réfractaires. Toutes, sauf les Françaises et les Allemandes, avaient en plus l'initiale de leur pays.

Les prisonnières n'avaient qu'une robe en tout et pour tout. On leur donnait des vêtements civils quand il ne restait plus de robe de camp. On cousait dessus de grandes croix pour les reconnaître. Elles avaient comme vêtements de dessous une chemise et une culotte quand il en restait ; pas de bas, sauf en hiver quelquefois. Une paire de sabots, elles marchaient la plupart du temps pieds nus.

Quand il avait plu il leur fallait remettre la robe trempée le lendemain matin.

Aucune relation avec l'extérieur. Elles recevaient cependant le journal nazi, mais les nouvelles avaient beaucoup de retard.

Elles avaient le droit d'écrire une fois par mois.

Aucun secours religieux.

CHAMBRE A GAZ

La chambre à gaz a fonctionné fin février début ^{mars}. On a du gaser plus de 6.000 prisonnières malades, vieilles, débiles, etc... Les Françaises ont toujours été admirables de cran et de courage. Cette chambre à gaz a été détruite deux jours avant l'arrivée de la Croix Rouge Internationale. C'était des prisonnières qui la faisaient marcher, mais pas de Françaises. Quelquefois le choix des victimes se faisait au hasard des rangs selon le bon plaisir du commandant du camp. Il y avait deux fours crématoires dont un construit ces derniers mois. Tous les jours les prisonnières pouvaient voir une grande flamme rouge s'élever au-dessus de ces fours ; cela sans interruption impitoyablement ; c'était le reste de leurs compagnes d'infortune. L'atmosphère du camp est tout d'horreur et d'angoisse. Les femmes traquées comme des bêtes se cachaient dans les paillasses, dans les soupentes des plafonds, n'impréte où, pour échapper à l'enfer des chambres à gaz.

Le dernier mois fut surtout terrible. Les Allemands sacrifiaient à tout de bras les prisonnières avant l'arrivée des premiers contingents américains.

Malgré tout cela, le moral se maintenait très élevé. Les Françaises se soutenaient entre elles. Quelques unes ont été admirables

Elles sont malheureusement celles qui sont mortes comme des héros
par suite de privations et des épidémies.

Elles étaient souvent battues, souvent sans raisons valables.

Pendant longtemps elles furent gardées par les chiens loups.

Une des punitions les plus terribles était la colonne de
vidange : les prisonnières restaient toute la journée dans la fosse
à vidange jusqu'au genou.

Les Françaises étaient détestées ; elles étaient considérées
comme les parias du camp, cela d'après la réputation que leur
avaient faite les Polonaises. C'était elles les plus mal traitées.



Un "block" d'internement du camp de Ravensbrück

LE DEVOIR DE MÉMOIRE